Cette publication a été réalisée dans le cadre du projet FNS n°100012_201115.

Honoré de Balzac
La Cousine Bette
(1846-1848)

Édition et genèse éditoriale de l'œuvre par
Lena Möscher
Avec la collaboration de la plateforme *Ebalzac* pour l'établissement
des textes du *Musée littéraire* du *Siècle* et du Furne.

GENÈSE PRÉ-ÉDITORIALE

La genèse de *La Cousine Bette* est faite de délais de publication serrés, de feuilletons rédigés à la hâte et de calculs de pisse-copie. Le roman, qui constitue l'un des volets du diptyque *Les Parents pauvres* aux côtés du *Cousin Pons*, n'est pas terminé – et de loin – lorsque débute sa parution dans la rubrique « feuilleton » du journal *Le Constitutionnel* le 8 octobre 1846 ; durant les deux mois suivants, Balzac rédige la plus grande partie de son roman en parallèle de la publication des livraisons.

La critique a insisté sur le fait que la vie personnelle de l'auteur a pesé sur la rédaction du roman (Lorant 1967 ; Meininger 1977). La deuxième moitié de l'année 1846, et plus particulièrement les mois d'automne, sont une période chargée pour Balzac. À plusieurs reprises, l'écrivain quitte Paris pour rendre visite à sa compagne Mme Hanska en Allemagne. Celle-ci lui a annoncé début juin être enceinte ; fou de joie à l'idée d'être père, l'écrivain est bouleversé lorsqu'elle lui communique sa fausse couche le 1er décembre. Enfin, souhaitant rembourser ses dettes et installer Mme Hanska à Paris, Balzac a un impérieux besoin d'argent. Comme il a la ferme intention de renflouer ses caisses par ses textes, il travaille d'arrache-pied. L'écriture de *La Cousine Bette* entre en tension avec les différents événements dans la vie de l'écrivain, qui l'éloignent de son bureau et parfois même de Paris.

C'est sans doute en raison d'un idéal un peu romantique, qui lie la genèse d'une œuvre à l'état psychologique de son auteur, que la critique a moins souligné ce que la rédaction de *La Cousine Bette* doit aux impératifs de publication dans le « feuilleton ». Pourtant, on peut aussi considérer la création de la Cousine Bette en relation avec le support auquel le roman est destiné : le journal et ses réalités organisationnelles et économiques. Lorsque débute la publication de *La Cousine Bette* dans *Le Constitutionnel*, seuls 15 chapitres sont complètement rédigés ; le reste du roman (23 chapitres) sera écrit parallèlement à la parution des feuilletons. Et la cadence de publication est soutenue (les feuilletons paraissent cinq à six fois par semaine), de sorte que Balzac voit son stock de feuilletons fondre rapidement. Il se trouve alors contraint d'écrire une vingtaine de chapitres « currente calamo, faits la veille pour le lendemain, sans épreuves », selon ses propres mots (lettre à Mme Hanska datée du 20 novembre 1846, in Pierrot 1990, 427). Lui, qui révise d'habitude abondamment son texte sur placards ou épreuves, a dû bousculer ses habitudes en profondeur pour se calquer son écriture au rythme de parution du journal. Ainsi, entre le 19 octobre et le 27 novembre, Balzac

aura écrit les deux tiers du roman en parallèle de sa publication dans le journal (Meininger 1977, 1223).

L'écrivain s'en sort avec les honneurs : par trois fois seulement, il ne parvient pas à respecter les délais de publication prévus par le journal (Meininger 1977, 1226-27). Mais la genèse du roman l'a épuisé. Balzac rapporte à Mme Hanska le 20 décembre 1846 les mises en garde de son médecin :

> M. Nacq[uart] m'a beaucoup effrayé, à cause de mes énormes travaux. Ni lui ni personne de ses amis médecins ne conçoivent qu'on puisse soumettre le cerveau à de pareils travaux, il me dit que cela finira mal ; il me supplie de mettre de la raison dans ces débauches de cervelle. Les efforts de *La Cousine Bette*, vomie en deux mois, l'ont effrayé. Il me dit : – Cela finira par quelque chose de fatal. Le fait est que je cherche, dans la conversation, très péniblement les substantifs. La mémoire des noms m'échappe. Il est bien temps que je me repose. (in Pierrot 1990, 476-77)

Si Balzac estime qu'il a « vomi » son roman en un temps record, c'est aussi qu'il a considérablement allongé et développé son récit au vu de l'engouement suscité par les premiers feuilletons. Frustré par des années de déboires feuilletonesques, Balzac n'attendait plus un tel succès (Guise 1964, 329-30). Ravi et même galvanisé, l'écrivain allonge considérablement son récit au fil de la rédaction : il confie ainsi à Mme Hanska que le roman se révèle finalement « du double plus considérable que ne devaient être les 2 histoires des *Parens pauvres* », soit *La Cousine Bette* et *Le Cousin Pons* réunis (lettre du 27 novembre 1846, in Pierrot 1990, 436). Correspondant au 13e feuilleton, le chapitre XIV était censé se trouver au milieu du roman, d'où son titre « Où la queue des romans ordinaires se trouve au milieu de cette histoire […] ». Or, le texte comptera finalement 38 chapitres, publiés en 40 livraisons du 8 octobre au 3 décembre 1846.

Alors que la rubrique « feuilleton » est habituellement de taille variable et contient entre 4 et 6 colonnes de texte (comme le reste du journal), les livraisons de *La Cousine Bette* dans *Le Constitutionnel* sont toutes de la même taille. Le journal a lancé sa collection « Bibliothèque Choisie » dans le bas de page : les lecteurs peuvent découper et relier les feuilletons pour se constituer des volumes. Chaque rubrique « feuilleton » de *La Cousine Bette* est donc composée de deux pages de deux colonnes chacune, et une livraison couvre chaque fois deux bas de pages, qui forment le recto et le verso d'un feuillet du volume à bricoler.

Pour tout document génétique de la première édition de *La Cousine Bette*, on ne possède aujourd'hui qu'un seul manuscrit de 31 folios contenant le début du roman. Le document est donc largement incomplet : selon Anne-Marie Meininger, qui a dirigé l'édition du roman dans la collection de « La Pléiade » (il y a presque 50 ans), le manuscrit complet devait compter environ 340 folios (Meininger 1977, 1226). Le document présente un état du texte qui n'est de loin pas définitif. Par ailleurs, nous sont aussi parvenus huit essais d'amorce du roman qui figurent au verso des folios 4 à 8, sur un folio annexe et sur trois feuillets utilisés comme enveloppes à des lettres (Meininger 1977, 1226). Les documents sont conservés au fond Lovenjoul à Paris (pour le manuscrit : Lov. A 48 ; pour les enveloppes : Lov. A 302, fos 533 v° et 54 v° et Lov. A 302, f° 537 v°).

GENÈSE POST-ÉDITORIALE

Passée la première publication dans le journal, *La Cousine Bette* paraît encore trois fois du vivant de Balzac.

1ère édition	*Le Constitutionnel* 8 octobre – 3 décembre 1846	40 livraisons
2e édition	Chlendowski-Pétion Janvier-avril 1847	6,5 tomes
3e édition	*Le Musée littéraire* du *Siècle* 7 septembre – 1er novembre 1847	livraisons typographiques[1]
4e édition	Furne 18 octobre 1848	1 volume (tome XVII de La Comédie humaine)

Chaque nouvelle édition présente un texte révisé. Nous considérons l'édition du *Constitutionnel* comme la véritable première édition du roman, contrairement à l'usage critique qui donne la préséance à l'édition en livre et accorde à la version du journal le statut de prépublication.

Il est à douter que Balzac ait apporté des modifications au texte en vue d'une nouvelle et cinquième édition. En effet, au moment où paraît le tome XVII de La Comédie humaine, qui comprend donc *La Cousine Bette*, Balzac est en Russie. S'il a demandé à Houssiaux, qui possède le stock de l'édition Furne depuis 1845, de lui envoyer deux exemplaires en Russie, il n'est pas certain qu'il les ait reçus (Meininger 1977, 1229). Dans tous les cas, aucun exemplaire corrigé du Furne ne nous est parvenu.

LE CONSTITUTIONNEL (1846) > CHLENDOWSKI-PÉTION (1847)

Balzac et l'éditeur Louis Chlendowski signent le contrat pour la deuxième édition le 26 octobre 1846. *La Cousine Bette* intègre avec *Le Cousin Pons* l'ensemble des *Parents Pauvres* en 12 volumes, en format in-8. Les 7 premiers tomes sont occupés par *La Cousine Bette* (le septième partiellement seulement). Selon le contrat, Balzac est payé 7200 frs pour le diptyque des *Parents pauvres* (Lorant 1967, 61). Dans le traité, l'édition in-8° des deux *Cousins* est estimée à « la valeur de trente feuilles de la justification de *La Comédie humaine* ». Plus que de la longueur des deux romans, le nombre important de tomes que compte l'édition contractualisé par Chlenwoski témoigne de la bonne entente qui règne entre l'éditeur et l'auteur, puisque chaque tome rapporte à l'écrivain 200 francs en plus des 7200 francs du prix de la vente (Pierrot et Yon 2017, 380). L'éditeur a le droit de faire paraître le roman en volume « au fur et à mesure de la publication du *Constitutionnel*, sans avoir besoin d'envoyer les épreuves à M. de Balzac » (contrat cité par Pierrot et Yon 2017). Mais dans les faits, Balzac révise son texte, sur la base du texte du journal.

Les six premiers tomes paraissent en 1847 chez Chlendowski ; les six suivants chez Pétion, probablement un prête-nom de Chlendowski (Del Lungo 2018, 36), entre 1847 et 1848. La sortie du tome 3 est annoncée le 22 janvier 1847 dans le journal La Presse, et

[1] Par « livraisons typographiques », nous désignons le fait que les livraisons sérialisent le texte d'un point de vue purement matériel, sans prendre en compte le texte et la complétude de ses unités : la coupe peut survenir à l'intérieur d'une phrase, voire à l'intérieur d'un mot.

l'ensemble des 7 premiers volumes est en vente chez Pétion le 15 avril 1847 (Meininger 1977, 1228). Le tome 7 porte la date de 1848 mais est en réalité en vente au printemps de l'année précédente (Del Lungo 2018, 35).

Comme c'est souvent le cas, la révision donne lieu à des remplacements orthographiques, tel l'ajout d'un *-t-* pour le pluriel des noms ou adjectifs en *-ant* ou *-ent* :

Le Constitutionnel (1846)	Chlendowski-Pétion (1847)
— Vous ne savez pas comment s'est conclu ce mariage... s'écria Crevel. Ah ! maudite vie de garçon ! Sans mes déportemens, ma Célestine serait aujourd'hui la vicomtesse Popinot!	— Vous ne savez pas comment s'est conclu ce mariage... s'écria Crevel. Ah ! maudite vie de garçon ! Sans mes déportements, ma Célestine serait aujourd'hui la vicomtesse Popinot!

Par ailleurs, la révision du texte du *Constitutionnel* donne à Balzac l'occasion de modifier certaines dates ou certains chiffres. Ayant écrit la première version du roman en flux tendu, il a dû composer dans l'écriture avec ce qui avait déjà paru. L'impossibilité de revenir sur les feuilletons déjà publiés a entraîné une part de prudence chez Balzac dans les mentions de la chronologie du récit. La deuxième édition lui permet d'être plus catégorique :

Le Constitutionnel (1846)	Chlendowski-Pétion (1847)
Après avoir gracieusement salué le capitaine, mademoiselle Hortense Hulot sortit par une porte-fenêtre, en emmenant avec elle une vieille fille sèche qui paraissait plus âgée que la baronne, quoiqu'il y eût entre elles au moins cinq ans de différence en plus pour la baronne.	Après avoir gracieusement salué le capitaine, mademoiselle Hortense Hulot sortit par une porte-fenêtre, en emmenant avec elle une vieille fille sèche qui paraissait plus âgée que la baronne, quoiqu'elle eût cinq ans de moins.

La révision est également l'occasion de corriger de véritables erreurs de l'histoire. Ainsi, lorsque débute le roman dans sa première version, Hortense a 22 ans. Plus loin, alors que quelques années ont passé, elle n'en a plus que 21. La correction est effectuée par une opération de remplacement :

Le Constitutionnel (1846)	Chlendowski-Pétion (1847)
Outragée à vingt-un ans, dans tout l'éclat de la beauté, parée d'un amour pur et dévoué, c'était non pas un coup de poignard, mais la mort.	Outragée à vingt-quatre ans, dans tout l'éclat de la beauté, parée d'un amour pur et dévoué, c'était non pas un coup de poignard, mais la mort.

La révision donne l'occasion à Balzac d'ajouter des phrases – ou des paragraphes – qui explicitent certains enjeux de la narration. Lors d'une scène de quiproquo, le dénommé Stidmann vient chercher son ami Wenceslas au domicile que ce dernier partage avec sa femme Hortense, sans savoir que Wenceslas se trouve au même moment dans les bras de son amante Mme Marneffe. La deuxième édition du roman verbalise clairement le fait que Wenceslas ne se trouve pas chez lui :

Le Constitutionnel (1846)	Chlendowski-Pétion (1847)
Bercée elle-même [Hortense] par ses propres espérances, elle croyait à un heureux avenir; et elle parlait à son fils, âgé de vingt mois, ce langage tout en	Bercée elle-même [Hortense] par ses propres espérances, Hortense croyait à un heureux avenir; et elle parlait à son fils, âgé de vingt mois, ce langage tout en

onomatopées qui fait sourire les enfans, quand, vers onze heures, sa domestique introduisit Stidmann.	onomatopées qui fait sourire les enfants quand, vers onze heures, la cuisinière qui n'avait pas vu sortir Wenceslas, introduisit Stidmann.

Certaines modifications dramatisent encore davantage le déroulement du récit. Ainsi, lorsque le baron Hulot, presque ruiné, apprend que Mme Marneffe le trompe avec Crevel de la bouche même de son rival, il caresse l'idée de précipiter son concurrent à l'eau, et de s'y jeter à la suite :

Le Constitutionnel (1846)	Chlendowski-Pétion (1847)
– Des preuves ! des preuves ! répéta le baron, exaspéré par une douleur à devenir fou. – Venez, je vais vous en donner, répondit Crevel. Et, selon les instructions de Valérie, il entraîna le baron vers le quai, par la rue Hillerin-Bertin. Arrivé rue du Dauphin qui, dans ce temps, n'était pas encore élargie, Crevel s'arrêta devant une porte bâtarde.	– Des preuves ! des preuves ! répéta le baron, exaspéré par une douleur à devenir fou. – Venez, je vais vous en donner, répondit Crevel. Et, selon les instructions de Valérie, il entraîna le baron vers le quai, par la rue Hillerin-Bertin. L'infortuné Conseiller-d'État, allait, comme vont les négociants la veille du jour où ils doivent déposer leur bilan, il se perdait en conjectures sur les raisons de la dépravation cachée au fond du cœur de Valérie, et il se croyait la dupe de quelque mystification. En passant sur le Pont-Royal, il vit son existence si vide, si bien finie, si embrouillée par ses affaires financières, qu'il fut sur le point de céder à la mauvaise pensée qui lui vint de jeter Crevel à la rivière, et de s'y jeter après lui. LA PETITE MAISON DU SIEUR CREVEL L Arrivé rue du Dauphin qui, dans ce temps, n'était pas encore élargie. Crevel s'arrêta devant une porte bâtarde.

Enfin, les révisions des derniers chapitres du roman tranchent avec celles du reste du texte, à la fois par leur nombre, et par les transformations opérées dans le matériau narratif. Les changements sont particulièrement visibles dans les dialogues qui sont allongés et étoffés. En voici un exemple. Il s'agit de la rencontre entre la baronne Mme Hulot, à la recherche de son mari volage et en fuite du domicile conjugal depuis des mois, et de la jeune Atala, une jeune fille qui est (mais cela, Mme Hulot ne le sait pas) la nouvelle « conquête » de son mari (si tant est que le terme soit adapté pour qualifier une jeune fille d'à peine plus d'une dizaine d'années) :

Le Constitutionnel (1846)	Chlendowski-Pétion (1847)
– Êtes-vous riche !... demanda Atala qui jouait avec l'ombrelle de la baronne. – Oui et non, répondit la baronne. Je suis riche pour les bonnes petites filles comme toi, quand elles veulent se laisser instruire des devoirs du chrétien par un prêtre, et rentrer dans le bon chemin. Vois, madame ; elle est heureuse depuis qu'elle est rentrée dans le sein de l'Église ! Demande-lui si elle s'est mariée sans avoir reçu le sacrement de mariage. Comment veux-tu que Dieu te protége, si tu foules aux pieds les lois divines et humaines ?. Sais-tu que Dieu tient en réserve un paradis pour ceux qui suivent les commandemens de son Église ?	– Êtes-vous riche ?... demanda Atala qui jouait avec les manchettes de la baronne. – Oui et non, répondit la baronne. Je suis riche pour les bonnes petites filles comme toi, quand elles veulent se laisser instruire des devoirs du chrétien par un prêtre, et aller dans le bon chemin. – Dans quel chemin ? dit Atala. Je vais bien sur mes jambes. – Le chemin de la vertu ! Atala regarda la baronne d'un air matois et rieur. – Vois madame, elle est heureuse depuis qu'elle est rentrée dans le sein de l'Église ! Tu t'es mariée comme les bêtes s'accouplent. – Moi ! reprit Atala, mais si vous voulez me donner ce que me donne le père Vyder, je serai bien contente de ne pas me marier... – Une fois qu'on s'est unie à un homme, comme toi, reprit la baronne, la vertu veut qu'on lui soit fidèle. – Jusqu'à ce qu'il meure ?... dit Atala d'un air fin, je n'en aurai pas pour longtemps; si vous saviez comme le père Vyder tousse et souffle! Peuh! peuh! fit-elle en imitant le vieillard. – La vertu, la morale veulent, reprit la baronne, que l'Église qui représente Dieu, et la mairie qui représente la loi, consacrent votre mariage. Vois, madame, elle s'est mariée légitimement... – Est-ce que ça sera plus amusant ? demanda l'enfant. – Tu seras plus heureuse, dit la baronne, car personne ne pourra te reprocher ce mariage. Tu plairas à Dieu! Demande à madame si elle s'est mariée sans avoir reçu le sacrement du mariage ? Atala regarda la femme du fumiste. – Qu'a-t-elle plus que moi? demanda-t-elle; je suis plus jolie qu'elle. – Oui, mais je suis une honnête femme, et toi, l'on peut te donner un vilain nom...

	– Comment veux-tu que Dieu te protége, si tu foules aux pieds les lois divines et humaines ? dit la baronne. Sais-tu que Dieu tient en réserve un paradis pour ceux qui suivent les commandemens de son Église ?

Le dialogue entre la jeune Atala et la baronne Hulot (que nous ne citons pas intégralement) présente un nombre important d'ajouts de répliques dans sa mouture révisée. Si, dans les deux versions, la baronne Hulot tente de convaincre la jeune fille d'épouser religieusement l'homme avec qui elle vit, les répliques ajoutées permettent de développer davantage l'interaction entre les deux personnages, en plus d'allonger le dialogue. En effet, dans l'édition du *Constitutionnel*, la position de la baronne est exposée en une seule réplique ; à l'inverse, dans la version suivante, les ajouts de répliques au sein de ce qui constituait, auparavant, un seul discours direct de la baronne, permettent au personnage de la baronne d'exposer de manière plus progressive sa position à la jeune fille. Ces modifications renforcent également la caractérisation du personnage : il y a quelque chose de pathétique à voir la baronne, épousée trompée, donner des leçons de morale précisément à la jeune fille avec laquelle son mari la trompe.

Il est intéressant de constater que la fin de *La Cousine Bette* a été davantage revue que le reste du texte. En effet, cette partition semble liée à la genèse initiale de l'œuvre. On se souvient que le texte a été écrit en grande partie en cours de publication dans le feuilleton, avec des délais de rédaction et de révision pré-publication très serrés, genèse qui a épuisé Balzac. Aussi la deuxième édition représente-t-elle pour lui l'occasion de reprendre son texte – et surtout la fin – à nouveaux frais, à tête reposée. À tout le moins, les modifications apportées au texte en vue de la deuxième édition laissent penser que c'est seulement lorsque le roman est terminé une première fois que Balzac trouve le temps, et l'énergie, de revoir en profondeur la fin du texte qu'il avait dû écrire au fil de la plume, (presque) du jour au lendemain.

Enfin, le texte est « blanchi » (Mollier 2019, 194-95). Destinée aux cabinets de lecture, il présente un texte à la mise en page aérée – phénomène éditoriale qui permet, outre de rendre la lecture du texte plus agréable, d'occuper davantage de tomes, donc d'être plus lucratif pour l'éditeur et l'auteur. Ce « blanchiment » se matérialise non seulement par des éléments typographiques (marges larges, interlignes généreux, début de chapitres en belle-page), mais aussi par des modifications topographiques, et notamment par l'ajouts de retours à la ligne et de séparations chapitrales. De 3548 paragraphes dans la version du *Constitutionnel* (soit en moyenne 42,98 mots par paragraphe2), on passe à 4096 dans celle de Chlendwoski (37,80 mots par paragraphes en moyenne). Quant au nombre de chapitres, il triple, passant de 38 à 132 chapitres. Voici un extrait illustrant l'ajout d'une division chapitrale :

Le Constitutionnel (1846)	Chlendowski-Pétion (1847)
Hortense, éclairée par ses souffrances de mère, pressée par d'affreuses nécessités, s'apercevait trop tard des fautes que son excessif amour lui avait fait involontairement commettre; mais, en digne fille de sa mère, son cœur se brisait à l'idée de tourmenter Wenceslas; elle aimait trop pour se faire le	Hortense, éclairée par ses souffrances de mère, pressée par d'affreuses nécessités, s'apercevait trop tard des fautes que son excessif amour lui avait fait involontairement commettre; mais, en digne fille de sa mère, son cœur se brisait à l'idée de tourmenter Wenceslas; elle aimait trop pour se faire le

[2] Pour compter le nombre de paragraphes et le nombre de mots par paragraphes, nous avons utilisé le Lexicoscope 2.0, outil de textométrie développé par Olivier Kraif à l'Université Grenoble-Alpes. Le décompte exclut la dédicace du début du roman, ainsi que les titres des chapitres.

bourreau de son cher poète, et elle voyait arriver le moment où la misère allait l'atteindre, elle, son fils et son mari. – Ah çà ! voyons, ma petite, dit Bette en voyant rouler des larmes dans les beaux yeux de sa petite cousine, il ne faut pas désespérer.	bourreau de son cher poète, et elle voyait arriver le moment où la misère allait l'atteindre, elle, son fils et son mari. OÙ L'ON VOIT LA PUISSANCE DE CE GRAND DISSOLVANT SOCIAL, LA MISÈRE. LVII – Ah çà ! voyons, ma petite, dit Bette en voyant rouler des larmes dans les beaux yeux de sa petite cousine, il ne faut pas désespérer.

Les divisions chapitrales sont majoritairement introduites dans le texte de la deuxième édition là où il n'y avait ni début de chapitre, ni début de livraison dans la première, comme c'est le cas dans l'extrait ci-dessus. Dans seulement 32 cas, le début du chapitre du livre correspond à un début de chapitre dans le feuilleton ; et dans uniquement 6 autres cas, le chapitre du volume débute à un ancien début de feuilleton (sans début de chapitre).

CHLENDOWSKI-PÉTION (1847) ET *LE CONSTITUTIONNEL* (1846) > *LE MUSÉE LITTÉRAIRE* DU *SIÈCLE* (1847)

La troisième édition de *La Cousine Bette* paraît dans le *Musée littéraire* du journal *Le Siècle*. Il s'agit de la collection de romans lancée par le quotidien le 1er mars 1847. Quatre jours par semaine, une partie du journal est consacrée à la « reproduction d'œuvres qui, par leur succès ou leur mérite, prendront place dans cette sorte de musée littéraire » (Le Siècle, numéro du 1er mars 1847). Dans ce format, le texte est réparti sur deux colonnes et les pages des livraisons doivent être réunies par les lecteurs pour former un volume. Les livraisons ne ressemblent pas à celles de la publication en feuilletons, car elles sérialisent le texte uniquement d'un point de vue matériel, sans tenir compte du texte et la complétude de ses unités : la coupe peut survenir à l'intérieur d'une phrase, voire à l'intérieur d'un mot. Le texte de *La Cousine Bette* y est présenté sous une forme compacte, toutes les séparations chapitrales d'édition précédentes ayant été supprimées.

Dans une lettre datée du 4 juillet 1847, Balzac écrit à Mme Hanska : « Adieu pour aujourd'hui, car je dois travailler à corriger *La Cousine Bette* sur l'édition Chlend[owski], pour la réimpression du Siècle » (Pierrot 1990, 615). Balzac a donc retravaillé le deuxième état publié du roman en vue de la troisième édition. La comparaison des versions fait toutefois apparaître une particularité dans ce qui, a priori, correspond à la trajectoire génétique classique (une édition sert de base à la révision pour la suivante, dans l'ordre chronologique de publication) : par endroits, la troisième édition ne suit pas le deuxième état publié, mais revient au premier état du roman. En fait, la troisième version présente des modifications apparues dans la deuxième édition (et donc absents de la première) mais elle conserve aussi des éléments textuels de la première version qui ont disparus lors de la révision pour la deuxième. Voici un premier exemple :

Le Constitutionnel (1846)	*Le Musée littéraire* du *Siècle* (1847)
– Madame, un médecin sait comment se préserver de la contagion, et l'irréflexion de votre dévoûment me prouve que vous ne pourriez pas avoir ma prudence.	– Madame, un médecin sait comment se préserver de la contagion, et l'irréflexion de votre dévoûment me prouve que vous ne pourriez pas avoir ma prudence.

Le troisième état publié du texte suit donc l'édition du Constitutionnel à la lettre. Pourtant, au passage de la première édition à la deuxième, l'extrait présentait réécritures :

Le Constitutionnel (1846)	Chlendowski-Pétion (1847)
– Madame, un médecin sait comment se préserver de la contagion, et l'irréflexion de votre dévoûment me prouve que vous ne pourriez pas avoir ma prudence.	– Madame, un médecin sait comment se préserver de la contagion, tandis que l'irréflexion de votre dévoûment me prouve que vous pourriez ne pas avoir ma prudence.

L'opposition entre le savoir du médecin qui le rend prudent face à Crevel, hautement contagieux et le dévouement filial de Célestine Hulot qui la pousserait à s'approcher trop près de ce malade qui est son père, est établie dans la première version par la conjonction polysémique « et ». Dans la deuxième version, le contraste entre les deux manières de faire est explicitement pris en charge par la locution « tandis que ». On remarquera également le déplacement de l'adverbe de négation « ne » entre les deux versions : dans la première, il porte sur le verbe pouvoir, dans la deuxième sur le verbe avoir (ne pas pouvoir avoir > pouvoir ne pas avoir).

Prenons un autre exemple :

Le Constitutionnel (1846)	*Le Musée littéraire* du *Siècle* (1847)
Son Ordre est un joli calembour, qui prouve qu'à l'agonie monsieur le président de Montesquieu conservait toute la grâce de son génie, car on lui avait envoyé un Jésuite !... J'aime ce passage... on ne peut pas dire de sa vie, mais de sa mort. Ah! le passage! encore un calembour !	Son ordre est un joli calembour, qui prouve qu'à l'agonie monsieur le président de Montesquieu conservait toute la grâce de son génie, car on lui avait envoyé un Jésuite !... J'aime ce passage... on ne peut pas dire de sa vie, mais de sa mort. Ah! le passage! encore un calembour !
Hulot fils contemplait tristement son beau-père, en se demandant si la bêtise et la vanité ne possédaient pas une force égale à celle de la vraie grandeur d'ame. Les causes qui font mouvoir les ressorts de l'ame, semblent être tout à fait étrangères aux résultats. La force que déploie un grand criminel serait-elle donc la même que celle dont s'enorgueillit un Champcenetz allant au supplice ?	Hulot fils contemplait tristement son beau-père, en se demandant si la bêtise et la vanité ne possédaient pas une force égale à celle de la vraie grandeur d'âme. Les causes qui font mouvoir les ressorts de l'âme semblent être tout-à-fait étrangères aux résultats. La force que déploie un grand criminel serait-elle donc la même que celle dont s'enorgueillit un Champcenetz allant au supplice ?
À la fin de la semaine, madame Crevel était enterrée après des souffrances inouïes, et Crevel suivit sa femme à deux jours de distance. Ainsi les effets du contrat de mariage furent annulés, et Crevel hérita de Valérie.	À la fin de la semaine, madame Crevel était enterrée, après des souffrances inouïes, et Crevel suivit sa femme à deux jours de distance. Ainsi, les effets du contrat de mariage furent annulés, et Crevel hérita de Valérie.

Mis à part quelques changements orthographiques ou typographiques dus probablement aux éditeurs, le passage tiré du *Musée littéraire* du *Siècle* correspond à celui du *Constitutionnel*. Le passage de la première édition avait été, pourtant, largement remanié en vue de la deuxième édition chez Chlendowkis-Pétion :

Le Constitutionnel (1846)	Chlendowski-Pétion (1847)
Son Ordre est un joli calembour, qui prouve qu'à l'agonie monsieur le président de Montesquieu conservait toute la grâce de son génie, car on lui avait envoyé un Jésuite!… J'aime ce passage… on ne peut pas dire de sa vie, mais de sa mort. Ah! le passage! encore un calembour! Hulot fils contemplait tristement son beau-père, en se demandant si la bêtise et la vanité ne possédaient pas une force égale à celle de la vraie grandeur d'ame. Les causes qui font mouvoir les ressorts de l'ame, semblent être tout à fait étrangères aux résultats. La force que déploie un grand criminel serait-elle donc la même que celle dont s'enorgueillit un Champcenetz allant au supplice ? À la fin de la semaine, madame Crevel était enterrée après des souffrances inouïes, et Crevel suivit sa femme à deux jours de distance. Ainsi les effets du contrat de mariage furent annulés, et Crevel hérita de Valérie.	Son ordre est un joli calembour, qui prouve qu'à l'agonie, ce cher président de Montesquieu conservait toute la grâce de son génie, car on lui avait envoyé un Jésuite!… J'aime ce passage… on ne peut pas dire de sa vie, mais de sa mort. Ah! le passage! encore un calembour! Eh bien! le médecin, le grand Bianchon, a regardé le petit jeune homme qu'il m'amenait pour me veiller et pour tenir note des phases ou des périodes d'intoxication, d'incubation, etc., car ils se sont servis de ces grands mots-là, et il lui a dit : – Avec ce moral là, monsieur le maire pourra s'en tirer! Et voilà, mes enfants, voilà la cause de cette gaîté! Je veux vivre, et les capucinades m'affaibliraient. D'ailleurs, je suis devenu gentilhomme, les grands seigneurs avant et pendant la révolution, savaient regarder la mort en face! Je suis Français, j'ai l'honneur d'être un des maires de Paris, et s'il faut mourir, je veux qu'on dise dans mon arrondissement: – Notre maire était un fier gaillard ! il est *bien* mort ! – Voilà pourtant le fruit de la bêtise, dit Bianchon à l'oreille de l'avocat qui contemplait tristement son beau-père. – C'est ce que je me disais, répliqua l'avocat. La confiance de la sottise et celle de l'ignorance approchent du calme et de la grandeur du stoïcisme que donne la force de l'âme. – Et remarquez, reprit Bianchon, qu'il supporte merveilleusement bien la maladie, *il se comporte bien*, comme on dit d'un vaisseau par une mauvaise mer. – Je me demandais, dit Victorin à Bianchon, si l'amour devait beaucoup nous enorgueillir de nos grandeurs morales, du moment où la bêtise produit le même effet ! – Ah ! répondit Bianchon, vous me rappelez une réflexion que j'ai faite lors du supplice des trois auteurs de la machine infernale du boulevard du Temple. Morey, le montagnard de 1793, Pépin, l'épicier, le bravo Fieschi, tous trois sont allés héroïquement à la mort, le révolutionnaire par stoïcisme, l'autre par

	les raisons que vient de vous donner votre beau-père, le Corse par forfanterie. Que vous guindiez l'obélisque de Luxor avec des cordes en soie ou en chanvre, par la force de la vapeur ou par celle des bras de l'homme, il se dresse insouciamment; il semble qu'il en soit de même pour l'âme. Oh ! le lit des mourants inspire d'étranges réflexions ! L'esprit supérieur, ici à côté, va mourir stoïquement soutenu par la Religion ; tandis que le sot mourra-là, stoïquement soutenu par la vanité, par l'incrédulité ? – C'est effrayant ! répondit l'avocat. On n'ose pas conclure. À la fin de la semaine, madame Crevel était enterrée après des souffrances inouïes, et Crevel suivit sa femme à deux jours de distance. Ainsi, les effets du contrat de mariage furent annulés, et Crevel, contrairement à ses prévisions, hérita de Valérie.

Au passage du *Constitutionnel* au texte publié par Chlendowkis-Pétion, les réflexions solitaires de Victorin Hulot devant son beau-père agonisant sur le fait que la « bêtise et la vanité » possèderait une « force égale à celle de la vraie grandeur d'ame » sont supprimées. Elles laissent place à un large développement (identifié comme ajout) constitué principalement de discours directs. Les idées de Victorin Hulot (« je me demandais, dit Victorin à Bianchon, si l'amour devait beaucoup nous enorgueillir de nos grandeurs morales, du moment où la bêtise produit le même effet ! ») sont les mêmes que dans la version précédente, mais elles apparaissent sous une forme différente (dans du discours direct) et sont pour ainsi dire exemplifiées par les propos de Crevel, puis ratifiées par le docteur Bianchon.

Pourtant, nous l'avons dit plus haut, la plupart des modifications introduites entre la première et la deuxième édition sont conservées dans la troisième version publiée du texte, autant en ce qui concerne de simples syntagmes (cf. le premier tableau à double entrée) que des segments bien plus longs (cf. le deuxième tableau, l'extrait n'étant cité que partiellement ici en raison de sa longueur) :

Le Constitutionnel (1846)	Chlendowski-Pétion (1847)
C'est d'ailleurs une maladie fort belle pour nous, mais affreuse pour tout le monde.	Si c'est d'ailleurs une maladie fort belle pour nous, elle est affreuse pour tout le monde.

Chlendowski-Pétion (1847)	*Le Musée littéraire* du *Siècle* (1847)
Si c'est d'ailleurs une maladie fort belle pour nous, elle est affreuse pour tout le monde.	Si c'est d'ailleurs une maladie fort belle pour nous, elle est affreuse pour tout le monde.

Le Constitutionnel (1846)	Chlendowski-Pétion (1847)
– […] Je suis riche pour les bonnes petites filles comme toi, quand elles veulent se laisser instruire des devoirs du chrétien par un prêtre, et rentrer dans le bon chemin. Vois, madame ; elle est heureuse depuis qu'elle est rentrée dans le sein de l'Église! Demande-lui si elle s'est mariée sans avoir reçu le sacrement de mariage. Comment veux-tu que Dieu te protége, si tu foules aux pieds les lois divines et humaines?.	– […] Je suis riche pour les bonnes petites filles comme toi, quand elles veulent se laisser instruire des devoirs du chrétien par un prêtre, et aller dans le bon chemin. – Dans quel chemin? dit Atala. Je vais bien sur mes jambes. – Le chemin de la vertu! Atala regarda la baronne d'un air matois et rieur. – Vois, madame, elle est heureuse depuis qu'elle est rentrée dans le sein de l'Église! Tu t'es mariée comme les bêtes s'accouplent. […] Tu seras plus heureuse, dit la baronne, car personne ne pourra te reprocher ce mariage. Tu plairas à Dieu! Demande à madame si elle s'est mariée sans avoir reçu le sacrement de mariage? Atala regarda la femme du fumiste. – Qu'a-t-elle plus que moi? demanda-t-elle, je suis plus jolie qu'elle. – Oui, mais je suis une honnête femme, et toi, l'on peut te donner un vilain nom… – Comment veux-tu que Dieu te protége, si tu foules aux pieds les lois divines et humaines? dit la baronne.

Chlendowski-Pétion (1847)	*Le Musée littéraire* du *Siècle* (1847)
– […] Je suis riche pour les bonnes petites filles comme toi, quand elles veulent se laisser instruire des devoirs du chrétien par un prêtre, et aller dans le bon chemin. – Dans quel chemin ? dit Atala. Je vais bien sur mes jambes. – Le chemin de la vertu ! Atala regarda la baronne d'un air matois et rieur. – Vois, madame, elle est heureuse depuis qu'elle est rentrée dans le sein de l'Église! Tu t'es mariée comme les bêtes s'accouplent. […] Tu seras plus heureuse, dit la baronne, car personne ne pourra te reprocher ce mariage. Tu plairas à Dieu ! Demande à madame si elle s'est mariée sans avoir reçu le sacrement de mariage ? Atala regarda la femme du fumiste.	– […] Je suis riche pour les bonnes petites filles comme toi, quand elles veulent se laisser instruire des devoirs du chrétien par un prêtre, et aller dans le bon chemin. – Dans quel chemin ? dit Atala. Je vais bien sur mes jambes. – Le chemin de la vertu ! Atala regarda la baronne d'un air matois et rieur. – Vois madame, elle est heureuse depuis qu'elle est rentrée dans le sein de l'Église! Tu t'es mariée comme les bêtes s'accouplent. […] Tu seras plus heureuse, dit la baronne, car personne ne pourra te reprocher ce mariage. Tu plairas à Dieu ! Demande à madame si elle s'est mariée sans avoir reçu le sacrement du mariage ? Atala regarda la femme du fumiste.

– Qu'a-t-elle plus que moi? demanda-t-elle, je suis plus jolie qu'elle. – Oui, mais je suis une honnête femme, et toi, l'on peut te donner un vilain nom… – Comment veux-tu que Dieu te protége, si tu foules aux pieds les lois divines et humaines? dit la baronne.	– Qu'a-t-elle plus que moi? demanda-t-elle ; je suis plus jolie qu'elle. – Oui, mais je suis une honnête femme, et toi, l'on peut te donner un vilain nom… – Comment veux-tu que Dieu te protége, si tu foules aux pieds les lois divines et humaines? dit la baronne.

La troisième édition de *La Cousine Bette* est donc issue d'une trajectoire génétique « hybride » (Möschler 2025). En fait, la partition des textes-sources de la troisième édition (deuxième édition ; première & deuxième éditions) correspond à la division matérielle des supports : les six premiers tomes de l'édition Chlendowski-Pétion sont révisés en vue de la troisième édition ; quant à la portion du texte qui correspond au dernier demi-tome de cette édition, elle suit à la fois le texte de la deuxième édition et celui de la première[3].

L'hétérogénéité des textes-sources est sans aucun doute la conséquence d'une indisponibilité matérielle de la fin du texte pour la révision : il est certain qu'au moment où Balzac doit fournir le texte de la troisième édition de *La Cousine Bette* à Louis-Marie Pérée, directeur du Siècle, le texte du tome 7 de l'édition Chlendowski-Pétion n'était pas encore composé. Pour modifier la fin de son roman, Balzac doit se rabattre sur un autre état du texte. Trois types de documents sont éligibles à cette révision. Puisque, on le rappelle, nous ne possédons aucun état textuel de *La Cousine Bette* à part un fragment de manuscrit, ces trois explications ont valeur d'hypothèse.

Selon la première explication, Balzac se rabâterait sur les feuilletons du *Constitutionnel* qu'il a révisés en vue de la deuxième édition (soit le texte imprimé, publié dans le journal, sur lequel il a apporté manuscritement ses modifications). Ce document permet d'expliquer comment Balzac peut à la fois conserver des modifications qu'il a introduites sur le texte de la première édition en vue de la deuxième, et en même temps, par endroits, « revenir en arrière » au texte de la première : il a, sous les yeux et sur un seul document, à la fois le premier état publié du texte et les révisions qu'il y a apportées pour l'édition suivante sous forme de ratures (au sens large : suppressions par biffures, ajouts par becquets d'insertion, déplacements par flèches ou astérisques, remplacements combinant biffures et ajouts…).

Une autre manière d'expliquer l'hétérogénéité des textes-sources serait de postuler l'utilisation de deux états textuels, l'un pour la révision et l'autre pour la lecture. Balzac utiliserait le texte de la première édition comme support de réécriture, tout en ayant sous les yeux un état du texte correspondant à la deuxième édition en cours de composition à l'atelier (des placards ou des épreuves). Il reporterait les modifications de la deuxième version dans la première, mais respecterait par endroit la lettre de la première pour des raisons co-textuelles ou de préférence esthétique.

Enfin, la dernière explication postule que Balzac établirait le texte de la fin du roman à partir d'un document préparatoire de la deuxième qui n'est pas l'état définitif du texte publié chez Pétion. Il s'agirait là d'un document intermédiaire (des placards ou des épreuves qui ne soient pas les dernières). Somme toute, l'écrivain ne reviendrait donc pas, localement, au texte de la première édition, mais il utiliserait un état textuel ne comprenant pas toutes les modifications introduites dans le texte pour la deuxième édition au fil des documents de révisions (i.e. première édition imprimée, placards puis jeux d'épreuves).

La partition entre les supports matériels – et les éditions – se voit nettement dans les révisions mises en évidence par la comparaison. En effet, à part pour la fin du roman (cf. les

[3] Anne-Marie Meininger, qui a édité *La Cousine Bette* dans la collection « La Pléiade » a bien relevé l'hétérogénéité du texte-source de la troisième édition, sans identifier toute la complexité de la trajectoire génétique : la portion textuelle correspondant au dernier demi-tome du roman dans l'édition Chlendowski-Pétion suit selon elle uniquement le texte du *Constitutionnel*.

extraits que nous venons de citer), la révision des six tomes Chlendowski-Pétion est pour tout dire superficielle et relève d'une forme de toilettage du texte.

	Chlendowski-Pétion (1847)	*Le Musée littéraire* du *Siècle* (1847)
(1)	— Eh! bien, ne le montre pas à ta mère, voilà tout ce que je te demande; car si elle me savait un amoureux, elle se moquerait de moi...	— Eh! bien, ne le montre pas à ta mère, voilà tout ce que je te demande; car si elle me connaissait un amoureux, elle se moquerait de moi...
(2)	– Et les oreilles? demanda Crevel visiblement émoustillé par ce signalement d'amour.	– Et les oreilles? demanda Crevel vivement émoustillé par ce signalement d'amour.
(3)	L'olivier de la paix que tenaient à la main les Bourbons effraya Lisbeth, elle eut peur d'une baisse dans ce commerce, qui n'allait plus avoir que quatre-vingt-six au lieu de cent trente-trois départements à exploiter, sans compter l'énorme réduction de l'armée.	L'olivier de la paix que tenaient à la main les Bourbons effraya Lisbeth, elle eut peur d'une baisse dans ce commerce, qui n'allait plus avoir que quatre-vingt-six au lieu de cent trente-trois départemens à exploiter, sans compter l'énorme réduction de l'armée.
(4)	On ne déploie pas plus d'activité, plus d'intelligence, plus d'audace pour faire honnêtement sa fortune que le baron en déployait pour se plonger la tête la première dans un guêpier, il suffisait aux affaires de sa Division, il pressait les tapissiers, il voyait les ouvriers, il vérifiait minutieusement les plus petits détails du ménage de la rue Vanneau.	On ne déploie pas plus d'activité, plus d'intelligence, plus d'audace pour faire honnêtement sa fortune que le baron en déployait pour se plonger la tête la première dans un guêpier : il suffisait aux affaires de sa division, il pressait les tapissiers, il voyait les ouvriers, il vérifiait minutieusement les plus petits détails du ménage de la rue Vanneau.
(5) & (6)	– Quant à cela, je prendrai le papier, dit la Bette en interropant (5) le Consul, je le lui remettrai en lui disant que j'ai été forcé (6) de faire de l'argent et que mon prêteur a exigé cette formalité.	– Quant à cela, je prendrai le papier, dit la Bette en interrompant (5) le Consul, je le lui remettrai en lui disant que j'ai été forcée (6) de faire de l'argent et que mon prêteur a exigé cette formalité.
(7)	Aussi, frappé des merveilles réalisées par l'architecture Grindot, au moment où la fortune avait mis son patron en haut de la roue, Crevel, comme il le disait dans son langage n'en avait fait ni eune ni deusse, quand il s'était agi de décorer son appartement:	Aussi, frappé des merveilles réalisées par l'architecte Grindot, au moment où la fortune avait mis son patron en haut de la roue, Crevel, comme il le disait dans son langage n'en avait fait ni eune ni deusse, quand il s'était agi de décorer son appartement:

On relève quelques remplacements verbaux, souvent d'ordre synonymique ou quasi-synonymique (voir 1), ou quelques remplacements paronymiques (voir 2), mais ces modifications sont rares. Autrement, les textes présentent surtout des changements orthographiques (voir 3) ou ponctuationnels (presque exclusivement dans l'opposition majuscule-minuscule, voir 4) ainsi que des corrections de coquilles (5), de fautes d'accords (6) ou d'erreurs (7).

Le Musée littéraire du *Siècle* (1847) > Furne (1848)

La dernière édition de *La Cousine Bette* parue du vivant de Balzac est publiée chez Furne, dans les tome XVII de la Comédie humaine. C'est le texte du *Musée littéraire* qui a servi de base à l'établissement de la dernière édition du roman. Sur le modèle de la précédente, celle-ci ne possède donc pas de séparations chapitrales. Par ailleurs, les modifications introduites sont rares et peu substantielles ; il est difficile de dégager une systématicité ou un geste de révision global.

Comme c'est fréquemment le cas au XIXe siècle, l'orthographe de certains termes est modifiée :

Le Musée littéraire du *Siècle* (1847)	Furne (1848)
Quand l'inconnue eût atteint le palier de l'escalier qui desservait le corps-de-logis situé sur la rue,	Quand l'inconnue eut atteint le palier de l'escalier qui desservait le corps de logis situé sur la rue,
Parfois elle se reprochait, en contraignant par sa tyrannie et ses reproches ce poète à devenir un grand sculpteur de petites choses, de lui avoir donné les moyens de se passer d'elle.	Parfois elle se reprochait, en contraignant par sa tyrannie et ses reproches ce poëte à devenir un grand sculpteur de petites choses, de lui avoir donné les moyens de se passer d'elle.

Les changements ponctuationnels ne modifient presque jamais la mise en phrase ; en revanche, un certain nombre de retours à la ligne disparaissent :

Le Musée littéraire du *Siècle* (1847)	Furne (1848)
Elle venait de recevoir deux regards enflammés de jalousie qui l'avaient atteinte au point de l'obliger à regarder les deux âmes en peine. Crevel qui jouait contre le baron et monsieur Coquet, avait pour partner monsieur Marneffe. La partie fut égale à cause des distractions respectives de Crevel et du baron qui accumulèrent fautes sur fautes. Ces deux vieillards amoureux avouèrent, en un moment, la passion que Valérie avait réussi à leur faire cacher depuis trois ans; mais elle n'avait pas su non plus éteindre dans ses yeux le bonheur de revoir l'homme qui, le premier, lui avait fait battre le cœur, l'objet de son premier amour. Les droits de ces heureux mortels vivent autant que la femme sur laquelle ils les ont pris.	Elle venait de recevoir deux regards enflammés de jalousie qui l'avaient atteinte au point de l'obliger à regarder les deux âmes en peine. Crevel, qui jouait contre le baron et monsieur Coquet, avait pour partner monsieur Marneffe. La partie fut égale à cause des distractions respectives de Crevel et du baron qui accumulèrent fautes sur fautes. Ces deux vieillards amoureux avouèrent, en un moment, la passion que Valérie avait réussi à leur faire cacher depuis trois ans; mais elle n'avait pas su non plus éteindre dans ses yeux le bonheur de revoir l'homme qui, le premier, lui avait fait battre le cœur, l'objet de son premier amour. Les droits de ces heureux mortels vivent autant que la femme sur laquelle ils les ont pris.

Les trois paragraphes de cet extrait sont réunis en un seul dans le Furne (par suppression du signe de ponctuation de fin de paragraphe, autrement dit du retour à la ligne). À l'échelle du roman, on passe de 3 892 paragraphes (contenant en moyenne 39,63 mots) à 3 094 paragraphes (de 49,65 en moyenne).

Les verbes font également l'objet de quelques remplacements, sans qu'on puisse identifier un mouvement révisionnel cohérent et généralisé. Certains remplacements

semblent viser une plus grande spécificité sémantique (comme en 1), mais cela n'est pas systématique (voir 2) :

	Le Musée littéraire du *Siècle* (1847)	Furne (1848)
1)	Votre fille est une de ces beautés effrayantes pour les maris ; c'est comme un cheval de luxe qui veut des soins trop coûteux pour avoir beaucoup d'acquéreurs.	Votre fille est une de ces beautés effrayantes pour les maris ; c'est comme un cheval de luxe qui exige trop de soins coûteux pour avoir beaucoup d'acquéreurs.
2)	Dans les révolutions comme dans les tempêtes maritimes, les valeurs solides échouent, le flot met les planches légères à sa cime. César Birotteau, royaliste et en faveur, envié, devint le point de mire de l'Opposition bourgeoise, tandis que la triomphante bourgeoisie se représentait elle-même dans Crevel.	Dans les révolutions comme dans les tempêtes maritimes, les valeurs solides vont à fond, le flot met les choses légères à fleur d'eau. César Birotteau, royaliste et en faveur, envié, devint le point de mire de l'Opposition bourgeoise, tandis que la triomphante bourgeoisie se représentait elle-même dans Crevel.

La fin du roman témoigne de quelques révisions, mais sans commune mesure avec les modifications apportées aux éditions précédentes. Ainsi, par exemple, le dialogue que nous citions ci-dessus n'est pas fondamentalement réécrit et ne fait l'objet que quelques ajouts locaux :

Le Musée littéraire du *Siècle* (1847)	Furne (1848)
Atala regarda la baronne d'un air matois et rieur. – Vois madame, elle est heureuse depuis qu'elle est rentrée dans le sein de l'Église ! Tu t'es mariée comme les bêtes s'accouplent. – Moi ! reprit Atala, mais si vous voulez me donner ce que me donne le père Vyder, je serai bien contente de ne pas me marier…. – Une fois qu'on s'est unie à un homme, comme toi, reprit la baronne, la vertu veut qu'on lui soit fidèle.	Atala regarda la baronne d'un air matois et rieur. – Vois madame, elle est heureuse depuis qu'elle est rentrée dans le sein de l'Église ?... dit la baronne en montrant la femme du fumiste. Tu t'es mariée comme les bêtes s'accouplent. – Moi! reprit Atala, mais si vous voulez me donner ce que me donne le père Vyder, je serai bien contente de ne pas me marier. C'est une scie! savez-vous ce que c'est?… – Une fois qu'on s'est unie à un homme, comme toi, reprit la baronne, la vertu veut qu'on lui soit fidèle.

Un phénomène de révision notable est la suppression des notes de bas de page. Ces notes étaient liées à la genèse de la première version publiée du texte. À la lecture des feuilletons, certains lecteurs du journal ont écrit à Balzac au sujet de l'exactitude des faits historiques relatés ou de ses choix onomastiques ; dans les notes qu'il avait insérée dans certaines livraisons, Balzac répondait à ses lecteurs (parfois en les citant). Les notes dans lesquelles Balzac défend les libertés prises avec le réel ont accompagné l'œuvre dans les trois premières éditions. Mais elles sont finalement supprimées dans le dernier état publié du texte du vivant de l'auteur :

Le Musée littéraire du *Siècle* (1847)	Furne (1848)
– Si cela se pouvait ! répondit Lisbeth en riant, je ne dirais pas non. Elle expie son bonheur, je suis heureuse, je me souviens de mon enfance. Chacun son tour. Elle sera dans la boue, et moi! je serai comtesse de Forzheim !... *	– Si cela se pouvait ! répondit Lisbeth en riant, je ne dirais pas non. Elle expie son bonheur, je suis heureuse, je me souviens de mon enfance. Chacun son tour. Elle sera dans la boue, et moi! je serai comtesse de Forzheim !...
* Quand on a passé souvent par cette ville, on ne peut pas ne point avoir lu sur les poteaux *Pforzheim* (*sic*). Mais nous avons jugé cette orthographe incompatible avec la prononciation française; et nous avons mis Forzheim comme nous disons Mayence au lieu de *Mainz*. D'ailleurs Forzheim, m'écrit un Allemand, ne veut pas dire *Pétaudière*, il faudrait Furzheim. Pforzheim n'est pas un mot de la langue germanique. Les Romains (au temps de Jules-César), fondèrent cette ville et la nommèrent, à cause de sa situation, *Porta Hercinæ*, c'est-à-dire *Porte de la Forêt-Noire*. Au moyen-âge, on a dit *Phorcæ* par abréviation; puis le peuple a donné une terminaison germanique au nom latin abrégé. De là *Pforzheim !* En tout pays, les noms sont le résultat de ces bizarres transformations. La Ferté-sous-Jouarre et Aranjuez sont, dans chaque pays, la corruption d'*Ara Jovis*, *Autel de Jupiter*.	
Pforzheim, célèbre d'ailleurs par ses *trois cents soldats* qui, dans la guerre de trente ans, succombèrent à la manière des trois cents Spartiates de Léonidas, a vu naître Reuchlin et Gall.	
J'ajoute cette note pour en finir sur ce point, car j'ai reçu onze lettres à ce sujet. La géographie et l'orthographe ont leurs périls.	

Par ces suppressions, le roman s'affranchit définitivement de son origine feuilletonesque. On peut dire que le processus se parachève avec l'édition Furne, car il s'est déroulé progressivement au fil des éditions du roman : les incohérences liées à l'écriture en flux tendu de la première édition ont été gommées au moment de la révision pour la deuxième ; les dialogues de la fin du roman, écrits sous pression du temps, ont été étoffés par l'ajout de répliques également lors de cette révision ; enfin, les notes de bas de page – témoins des interactions entre l'auteur et les lecteurs du feuilleton – sont supprimées dans la quatrième et dernière édition de *La Cousine Bette*. Au fil des campagnes de révisions successives, le roman perd ainsi ce qu'il avait de feuilletonesque pour intégrer le monument de la *La Comédie humaine.* Le constat de cette évolution ne conduit cependant pas à nier ce que *La*

Cousine Bette doit à son support de publication premier : les réactions des lecteurs et le succès rencontré par le texte ont poussé Balzac à étendre et développer toujours davantage son projet romanesque initial. Le roman a été intrinsèquement marqué par l'écriture en flux tendu, en parallèle de la publication de feuilleton.

Université de Lausanne

Éléments bibliographiques

1. Éditions originales

BALZAC H. DE. (1846) : « La Cousine Bette », in *Le Constitutionnel*.

BALZAC H. DE. (1847) : « La Cousine Bette », in *Les Parents pauvres*, Paris, Chlendowski-Pétion.

BALZAC H. DE. (1847) : « La Cousine Bette », in *Le Musée littéraire* du *Siècle*.

BALZAC H. DE. (1847) : « La Cousine Bette », in *La Comédie humaine*, t. XVII, Paris, Furne et Cie.

2. Ressources documentaires et études critiques

DEL LUNGO, A. (2018) : « Une poétique de la composition. Les chapitres mobiles du *Cousin Pons* », in *Relire le* Cousin Pons, édité par Pierre Glaudes et Éléonore Reverzy, Paris, Classiques Garnier.

GUISE, R. (1964) : « Balzac et le roman-feuilleton », *L'Année balzacienne*, p. 283-338.

LORANT, A. (1967) : *Les Parents Pauvres d'Honoré de Balzac. La Cousine Bette - Le Cousin Pons. Étude historique et critique*, volume 1, Genève, Droz.

MEININGER, A-M. (1977) : « *La Cousine Bette*. Histoire du texte », in *La Comédie humaine*, tome VII, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade.

MOLLIER, J.-Y. (2019) : *Une autre histoire de l'édition française*, Paris, La Fabrique.

MÖSCHLER, L. (2025) : « Du journal au livre. Genèse post-éditoriale du roman-feuilleton ». Thèse de doctorat, dir. Rudolf Mahrer, Université de Lausanne.

PIERROT, R. (éd.) (1990) : *Lettres à Madame Hanska. 1845-1850*, Paris, Robert Laffont.

PIERROT, R. et YON H. (éd.) (2017), *Correspondance (1842-1850)*, volume 3, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade.

Crédit photographique

Bibliothèque nationale de France

Première mise en ligne : le 30 octobre 2026.

Pour citer ce texte : MÖSCHLER Lena (2026) : « Genèse éditoriale de *La Cousine Bette* (1846-1848) », Variance.ch.